

Sur le théâtre de marionnettes

de Heinrich von Kleist

Traduction originale de Jacques Nassif et Jean-Michel Rey

Je me trouvais à M... l'hiver de 1801; en ce lieu, je rencontrai un soir dans un jardin communal M. C. qui, depuis peu, avait été engagé dans cette ville comme premier danseur à l'opéra et à qui le public faisait une extraordinaire fortune.

Je lui dis quel avait été mon étonnement de l'avoir surpris déjà à plusieurs reprises dans un théâtre de marionnettes que l'on avait échafaudé au marché pour le peuple qui prend son plaisir au burlesque de petits drames mêlant le chant à la danse.

Il m'assura que la pantomime de ces poupées lui procurait beaucoup de joie et me fit remarquer, sans déguiser sa pensée, qu'un danseur voulant se donner une formation pourrait apprendre toutes sortes de choses par leur truchement.

Cette assertion, à la façon dont il l'avait amenée, m'apparut être bien plus qu'une pure trouvaille, de sorte que je me glissais à ses côtés pour qu'il m'initie aux fondements sur lesquels il pouvait étayer une affirmation aussi singulière.

Il me demanda si, pour le coup, je n'avais pas trouvé à certains mouvements des poupées, surtout des plus petites, beaucoup de grâce dans la danse.

Je ne pouvais contester une telle allégation. Un groupe de quatre paysans qui, sur un rythme enlevé, dansent la ronde, n'aurait pu être rendu par Teniers avec plus de fraîcheur.

Je m'informai du mécanisme de ces figures: comment était-il possible, sans avoir aux doigts des myriades de fils, de commander à chacun de leurs membres avec leurs différents points, de sorte que le rythme des mouvements ou de la danse soit gardé?

Il me répondit que je ne devais pas m'imaginer que chacun de leurs membres pris séparément à chacun des différents temps de la danse serait à tirer et lâcher par le machiniste.

Chaque mouvement, dit-il, a un centre de gravité; il suffirait de le commander de l'intérieur même de la figure; les membres, n'étant rien de plus que des pendules, suivaient d'eux-mêmes, sans la moindre intervention, d'une façon mécanique.

Il en tirait que ce mouvement était fort simple, qu'à chaque fois que l'on déplaçait le centre de gravité sur une ligne droite, les membres décrivaient bien des courbes et que, pour peu que, par un pur hasard, on l'ait secoué, l'ensemble se mettait en mouvement en une sorte de rythme qui était analogue à la danse.

Ces remarques me parurent, dès l'abord, jeter quelque lumière sur la joie qu'il avait prétendu trouver au théâtre des marionnettes. En revanche, j'étais loin de pressentir quelles conséquences il allait en tirer plus tard.

Je lui demandai s'il croyait que le machiniste qui commandait ces poupées devait être lui-même un danseur ou avoir pour le moins une notion du Beau dans la danse.

Il me répliqua que, lorsqu'une opération, par son côté mécanique, était facile, il ne s'en suivait pas qu'elle puisse tout à fait s'accomplir en l'absence de sensibilité.

La trajectoire que le centre de gravité avait à décrire était assurément fort simple et, à ce qu'il croyait, dans la plupart des cas, rectiligne. Dans les cas où elle était courbe, il semblait que la loi de sa courbure était au moins du premier degré ou tout au plus du second; aussi, dans ces derniers cas, était-elle seulement elliptique, l'ellipse étant pour les extrémités du corps humain (à cause des articulations) la forme de mouvement la plus naturelle, en général; de telle sorte que les esquisser n'exigeait pas du machiniste beaucoup d'adresse.

Nonobstant, cette ligne, par ailleurs, serait à nouveau une chose pleine de mystères. Car elle ne serait rien d'autre que la voie de l'âme du danseur; et il doutait fort que vous puissiez la trouver autrement qu'en devenant le machiniste qui se transporte au centre de gravité de la marionnette, soit, en d'autres termes, qui danse.

Je lui répliquai que l'on m'avait représenté cette opération comme une chose à tout prendre dénuée d'esprit: à peu près comme de tourner une manivelle, quand on joue d'un orgue de barbarie.

«En aucune façon», répondit-il. «Les mouvements de ses doigts, en rapport avec les mouvements des poupées qui leur sont attachées, se comportent assez subtilement plutôt, un peu comme les nombres par rapport à leur logarithme ou les asymptotes par rapport à leur hyperbole.»

En revanche, il croyait que même ce dernier soupçon d'esprit dont il parlait s'éloignerait des marionnettes, si bien que leur danse, toute entière à nouveau passée sous l'empire des forces mécaniques, pourrait, comme je l'avais pensé, être produite par l'entremise d'une manivelle. J'exprimai mon émerveillement de voir l'attention qu'il mettait à faire de cette espèce de jeu inventé pour la masse un des beaux-arts. Non seulement qu'il le tenait pour capable d'un développement plus conséquent; mais qu'il semblait même s'y employer pour son propre compte.

Il rit et dit qu'il allait jusqu'à affirmer que le mécanicien qui voudrait lui construire une marionnette d'après les directives qu'il pensait devoir lui donner, lui permettrait de produire une danse que ni lui-même ni aucun autre danseur doué de son époque – pas même Vestris – ne serait en mesure d'égaliser.

«Avez-vous, me demanda-t-il, alors que sans mot dire je baissai les yeux à terre, avez-vous entendu parler de certains membres mécaniques que des artisans anglais fabriquent pour les infortunés qui ont perdu leurs jambes?»

Je dis que non; rien de semblable ne m'était jamais tombé sous les yeux.

«C'est dommage», reprit-il, «car si je vous disais que ces infortunés dansent, il se pourrait, je le crains, que vous ne m'en croyiez guère. Que dis-je, danser? L'orbe de leurs mouvements est certes restreint; mais pour ceux qui restent en leur possession, ils les accomplissent avec un calme, une aisance, un charme, qui remplissent de stupeur les cœurs touchés par la pensée.»

Me moquant, je rétorquai qu'il avait donc ici trouvé son homme. Car le même artisan qui était en mesure de construire un membre aussi remarquable pourrait, sans le moindre doute, lui confectionner une marionnette entière conformément à ses directives.

«Quelles sont, lui demandai-je, alors qu'à son tour un peu interdit, il regardait à terre, quelles sont donc ces directives que vous avez l'intention, pour mettre à contribution ses capacités d'artiste, de lui imposer?»

«Rien, répondit-il, que vous ne trouviez déjà ici: équilibre, mobilité, aisance; seulement tout cela, à un degré supérieur; et en particulier, un ordonnancement des centres de gravité plus conforme à la nature.»

«Et quel serait l'avantage qui permettrait à ces poupées de l'emporter sur des danseurs vivants?»

«L'avantage? D'abord, mon excellent ami, un avantage négatif: nommément, celui de ne jamais se laisser aller à l'affectation. – Car celle-ci apparaît, vous le savez, lorsque l'âme (vis motrix) se trouve en n'importe quel autre point que celui du centre de gravité du mouvement. Or le machiniste, avec ses ficelles ou fils de fer, n'a en son pouvoir pas d'autre point que

celui-ci: ainsi, tous les membres restent, comme ils doivent l'être, morts, de purs pendules, et ils suivent la loi simple de la chute des graves; une qualité excellente qu'on cherche en vain chez la plupart de nos danseurs.»

«Regardez seulement la P., enchaîna-t-il, lorsqu'elle danse Daphné et que, poursuivie par Apollon, elle se retourne vers lui; son âme se situe dans les vertèbres du dos; elle se penche, comme si elle voulait se briser, telle une naïade de l'école du Bernin. Regardez encore le jeune F., lorsqu'il se tient entre les trois déesses dans le rôle de Pâris et qu'il tend la pomme à Vénus: son âme se situe alors – et c'est horrible à voir – dans son coude.»

«De pareilles bévues, fit-il en coupant court, sont inévitables, depuis que nous avons mangé à l'arbre de la connaissance. Cependant le paradis est verrouillé et le Chérub est derrière nous; nous devons faire le voyage autour du monde pour voir si peut-être, quelque part, en arrière, il ne s'ouvre pas de nouveau.»

Je ris. – A vrai dire, pensai-je, l'esprit ne peut errer, là où il n'y en a pas trace. Mais ayant remarqué qu'il en avait gros sur le cœur, je le priai de continuer.

«De plus, dit-il, ces poupées ont l'avantage d'être antigraves. De l'inertie de la matière, cette qualité des plus réfractaires à la danse, elles ne savent rien: puisque la force qui les tire en l'air est plus grande que celle qui les retient à la terre. Que donnerait, à ce titre, notre bonne G., si elle était de soixante livres plus légère ou si un contrepoids de même grandeur lui venait en aide pour ses entrechats et pirouettes? Les poupées, comme les elfes, n'ont besoin du sol que pour le frôler et relancer l'impulsion de leurs membres au contact de l'obstacle d'un instant; nous en avons besoin pour nous y reposer et nous remettre des efforts de la danse; un moment qui, en lui-même, n'est manifestement pas de la danse, dont il n'y a pas lieu de s'occuper et qu'il faut autant que possible faire disparaître.»

Je lui dis que, quelle que soit son habileté à filer un tel paradoxe, il ne me ferait jamais croire qu'un pantin mécanique puisse contenir plus de charme que la charpente du corps humain. Il répliqua qu'il était tout bonnement impossible à l'homme ne fût-ce que d'égaliser le pantin. Seul un dieu pouvait, dans ce champ, se mesurer avec la matière; et c'est ici le point où les deux extrémités du monde circulaire se rejoignent et se comprennent.

Toujours plus étonné, je ne savais pas, sur d'aussi curieuses affirmations, ce que je pourrais bien dire.

Il semblait, répliqua-t-il, après avoir prisé de son tabac, que je n'avais point lu avec attention le troisième chapitre du premier livre de Moïse; et avec quelqu'un qui ne connaît pas cette période initiale de toute la culture humaine, on ne saurait décemment parler des suivantes et encore moins de la dernière.

Je dis que je savais fort bien quels ravages entraîne la conscience dans la grâce naturelle de l'homme. Un jeune-homme de ma connaissance, à la suite d'une remarque toute simple, avait, pour ainsi dire, sous mes yeux, perdu son innocence, un paradis que, depuis, en dépit de tous les efforts imaginables, il n'avait jamais plus recouvert. «Mais quelles conclusions, ajoutai-je, pourriez-vous en tirer?»

Il me demanda de quel événement je voulais parler.

«Je me baignais, racontai-je, il y a trois ans à peu près, avec un jeune homme dont l'adolescence brillait alors d'un charme merveilleux. Il pouvait bien avoir seize ans, et à peine laissait-il deviner les premiers signes de coquetterie que la prévenance des femmes provoque. Il s'était fait qu'à quelques temps de là, nous avons vu à Paris le Jeune homme qui se retire une écharde du pied, statue dont le moulage est connu et se trouve dans la plupart des collections allemandes. Un coup d'œil, lancé dans un grand miroir, à l'instant même où il

posait le pied sur un tabouret pour le sécher, lui en renvoya le souvenir; il me dit en riant quelle révélation il venait d'avoir. De fait, c'était la même qu'au même instant j'avais eue; mais, que ce soit pour soumettre à la preuve la certitude qu'il était habité par la grâce, que ce soit pour remédier quelque peu à sa frivolité, je me mis à rire et lui répliquai qu'il voyait vraiment des esprits! Il rougit et, pour en faire montre, il souleva le pied une deuxième fois; mais la tentative, comme on aurait pu aisément le prévoir, tourna court. Déconcerté, il leva le pied trois ou quatre fois, il alla même jusqu'à dix fois : en vain! Il était hors d'état de faire renaître le même mouvement – que dis-je? les mouvements qu'il exécutait avaient quelque chose de si comique que j'avais grande peine à retenir mes éclats de rire.

De ce jour, pour ainsi dire, de cet instant, une altération incompréhensible se produisit en ce jeune homme. Il se mit, le jour durant, à poser devant le miroir; et inexorablement, l'un après l'autre, ses traits le quittaient. Une puissance invisible et incompréhensible semblait avoir enserré, comme en un filet de fer, le libre jeu de ses gestes; et, après une année écoulée, on ne découvrait plus en lui la moindre trace de cet agrément qui, aux yeux de ceux qui l'entouraient, avait été naguère un vrai bonheur. Encore aujourd'hui vit quelqu'un qui fut témoin du cas singulier de cette infortune et qui pourrait vous le confirmer mot pour mot, tel que je vous l'ai raconté.»

«A cette occasion, dit Monsieur C. amicalement, je dois vous raconter une histoire dont vous comprendrez aisément qu'elle fasse écho à la vôtre.

Au cours de mon voyage en Russie, je me trouvai sur le domaine de M. de G., un gentilhomme livonien, dont les fils étaient alors férus d'escrime. L'aîné surtout, qui était frais émoulu de l'Université, se présentait comme un virtuose et, un matin où j'étais dans sa chambre, il me tendit une rapière. Nous combattîmes; mais il se trouva que je l'emportais; la passion venant de surcroît pour le décontenancer, presque chacun des coups que je lui portais l'atteignait et sa rapière finit par voler dans un coin. Mi figue mi raisin, il dit, en ramassant sa rapière, qu'il avait trouvé son maître; mais tout, en ce monde, trouve le sien; aussi voulait-il me conduire chez le mien. Ses frères éclatèrent de rire en s'écriant: oui! C'est ça!

Descendons au bûcher! Et m'ayant pris par la main, ils me conduisirent auprès d'un ours à l'entretien duquel, dans sa cour, M. de G., leur père, pourvoyait.

Lorsque, stupéfait, je me trouvai devant lui, l'ours se tenait debout sur ses pattes de derrière, adossé contre un poteau auquel il était enchaîné, la patte droite levée prête à frapper, et il me regardait dans les yeux: c'était là sa position d'escrimeur. Je ne savais pas si je rêvais, lorsque je me vis en face d'un pareil adversaire. «Mais tirez, tirez donc! dit M. de G., et essayez voir de faire une touche!» M'étant un peu repris de ma stupeur, je lui portai un botte avec ma rapière; l'ours fit de la patte un petit mouvement court, et para le coup. J'essayai, par mes feintes, de l'abuser: l'ours ne bougea pas. Je lui portai une nouvelle botte, avec une si soudaine agilité que j'aurais sans la manquer touché la poitrine d'un homme: l'ours fit de la patte un mouvement très court et para le coup. Maintenant, j'étais bien dans le cas du jeune M. de G. Le sérieux de l'ours venait de surcroît pour m'ôter ma contenance, les coups et les feintes alternaient, j'étais en sueur: en vain! Non seulement que l'ours, comme le premier escrimeur du monde, paraît tous mes coups; mais les feintes (ce en quoi aucun escrimeur au monde ne l'imiterait), il ne s'y prêtait pas une seule fois: les yeux dans les yeux, comme s'il pouvait y lire mon âme, il se tenait debout, la patte levée, prête à frapper, et, si les coups n'étaient pas sérieusement adressés, il ne bougeait pas.

Croyez-vous cette histoire?»

«Parfaitement, m'écriai-je, en applaudissant de joie; de tout étranger, je la croirais, tellement elle est vraisemblable, à plus forte raison, de vous!»

«Mon excellent ami, dit Monsieur C..., vous voici maintenant en possession de tout ce qui est requis pour me comprendre. Nous voyons qu'en substance, à mesure que, dans le monde organique, la réflexion s'estompe et s'amenuise, la grâce y ressort, toujours plus rayonnante et dominatrice. – Ainsi donc, de même que la moyenne de deux lignes, du même côté d'un point, après le passage à travers un infini, tout d'un coup vient à nouveau de l'autre côté; ou que l'image dans un miroir concave, après s'être éloignée à l'infini, tout d'un coup à nouveau matérialisée, se présente devant nous, de même, il se trouve que la grâce advient de nouveau, quand la connaissance est, pour ainsi dire, passée à travers un infini; de telle sorte qu'elle apparaît la plus pure dans la structure corporelle de tout homme, qu'elle soit dépourvue de conscience ou pourvue d'une conscience infinie, ce qui est le cas chez le pantin ou chez le dieu.»

«Par conséquent, dis-je quelque peu distrait, devons-nous manger à nouveau à l'arbre de la connaissance, pour retomber dans l'état d'innocence?»

«Cependant, répondit-il, tel est le dernier chapitre de l'histoire du monde.»